

a atteint le stade des sujets ambitieux et des traitements qui ne manquent pas d'ampleur.

Une cinquantaine de bandes aussi dans les divers *Panoramas* et *Hommages*. Hommages à Steina et Woody Vasulka (qui seront là). Hommage à Ko Nakajima (qui animera un atelier autour de son ani-puter). *Panoramas régionaux* : Amérique Latine, Australie. Thématiques : l'« exotisme » (quinze œuvres réalisées par des vidéastes qui sont allés tourner loin de chez eux, de Bill Viola à Dimitri Devyatkin, de Nam June Paik à Patrick Prado, de Michel Bongiovanni à Kit Fitzgerald) et Sexe (un continent presque désert dans l'art vidéo, à se demander pourquoi).

Plus de 250 bandes en section *Ad Libitum*. Toutes celles qui n'ont pas été sélectionnées pour la Compétition mais dont les auteurs ont accepté qu'elles soient mises, à la carte, à la disposition du public. Pour information.

Plusieurs centaines de bandes au *Marché*. Premier Marché de la Production Vidéo (de création). Une vingtaine de stands où des producteurs et des distributeurs, français et étrangers, manifesteront par leur présence simultanée dans le même espace, avec leurs catalogues et leurs tracts, leurs logos et leurs bandes-démo, qu'il existe dès à présent une masse impressionnante de produits en circulation. Qui ne demandent qu'à circuler davantage. Les acheteurs ? Certaines télévisions, des vidéothèques, les futures sociétés de programmes pour le câble.

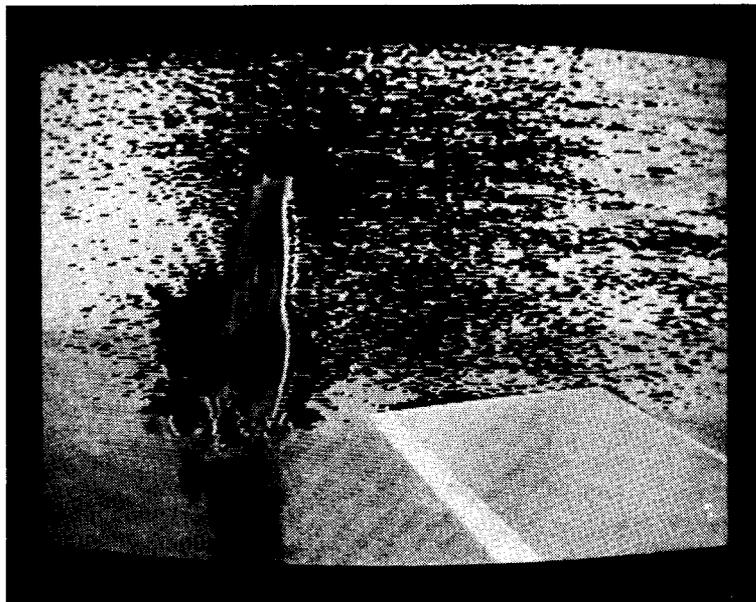
Au total, certainement *plus de 500 titres*, sans compter les 200 clips du soir, espoir, qui se retrouveront dans le Catalogue de la Manifestation et sur les écrans des diverses salles. Il faudra choisir. Quand on ne sait plus où donner de la tête, cela ne s'appelle pas vraiment pénurie.

Voilà pour la quantité. Quant à la qualité... disons plutôt l'originalité, de ces productions, elle est bien sûr variable. Il y a de tout, comme on dit. A boire et à manger. Mais sur cette masse de produits, un bon nombre manifeste qu'il n'est pas nécessaire d'attendre les lendemains qui chantent des Nouvelles Images (qui ne sont finalement qu'un moyen plus performant de faire de l'animation) pour créer des œuvres nouvelles, vraiment nouvelles. Cette nouveauté affecte actuellement la double forme d'un *retour à la fiction* et d'un *retour au réel*.

D'un côté, une nouvelle approche documentaire qui tente d'utiliser au mieux les qualités de souplesse et d'intimité de la caméra électronique (mais qui n'est pas si loin de la démarche-film d'un Depardon) ou les effets de trucages pendant le montage (qui font parfois penser à la nervosité d'un Van der Keuken). De l'autre côté, un ensemble de fictions pour lesquelles il a fallu inventer le terme de « *fiction vidéo* » comme on parle de science fiction), parce que ce sont des fictions qui puisent des sujets nouveaux, des ressorts dramatiques nouveaux, des modes nou-

Aide à la création Peinture à l'eau

Le CAC de Montbéliard entend de plus en plus fonctionner comme un centre de production (industries culturelles obligent). Pour *Electra* il a coproduit bon nombre de bandes (montage). *Peinture à l'eau* de Richard Ugolini est sa première production à part entière.



Le plongeur final.

Richard Ugolini, jeune cadreur à la SFP, avait remporté à la Première Manifestation Internationale de Montbéliard, en décembre 82, un prix d'aide à la création pour *Patrick*, un étonnant document sur un jeune faune de Pigalle, qui était, non sans complaisance (mais ça contribuait à faire son portrait) ses cartes biseautées (prostitution, drogues, vols) et son jardin secret plein de fleurs vénéneuses (fantasmes de violence, de drague et de viol dont, cette fois, il pourrait être l'auteur). C'était filmé à la bonne distance, avec la complicité de Patrick, bref du bon cinéma-vérité. Fin et cruel.

veaux d'embranchement, d'exposition, de développement, de conclusion, dans le monde même de la vidéo, au sens large : télévisions, caméras de surveillance, banques de données, ordinateurs, etc.

C'est parce que ces « nouvelles fictions » sont, avec ou sans nouvelles images, un secteur en pleine expansion, d'où nous viennent toujours les surprises les plus grandes, qu'un *Colloque* leur sera consacré pendant la Manifestation de Montbéliard. Des « nouveaux fictionneurs » et des « spécialistes », français et étrangers, essaieront tous les matins de cerner ce qu'il y a de vraiment nouveau dans ce phénomène. Quelles sont les frontières entre fiction vidéo et fiction cinématographique. Ce qui est redevable aux technologies elles-mêmes. Le réalisme ontologique du film et le relativisme fondamental de la vidéo. Quels types d'émotions nous procure ce genre de fictions, etc. Après cel nous verrons sans doute plus clairement si ce genre de fiction est oui ou non une « invention sans avenir ». Montbéliard c'est donc quatre ou cinq événements en une seule Manifestation. Avec l'ambition d'agiter

Tenant sa promesse, le CAC de Montbéliard mit donc à sa disposition, cet été, du matériel (caméra tritube, Umatic, montage et petite régie, coloriseur) et un technicien (P. Zanoli) qui fit le son pendant qu'un cameraman venu de Paris (Xavier Moer) s'occupait de l'image. Comme acteur, car il s'agissait cette fois d'une fiction, Ugolini fit appel à Jean-Christophe Bouvet, star des vidéothèques et on trouva sur place son jeune partenaire. Et le tournage démarra à la piscine de Montbéliard. Où l'action se déroule entièrement. C'est l'histoire d'un artiste vidéo qui quête des garçons pour servir de

tous les aspects du médium : théorie et pratique, production et diffusion, formation et perfectionnement, technologie et esthétique, politique et juridique (une table ronde sur les problèmes de rémunération des droits). Pendant une semaine, vont se rencontrer, autour d'un maximum d'œuvres, des artistes et des élus locaux intéressés par le câble, des directeurs de Centres culturels français à l'étranger, des spécialistes des médias, des créateurs de technologies, des animateurs, des producteurs, des responsables de Musées, de Télévisions. Et, espérons-le, un peu le public. Qui viendra voir de près à quelle sauce on va le câbler.

J.-P. F.

Prix

Premier Prix : 15 000 F.
Prix Thomson : un moniteur tri-standard.
Le Prix du Jeune Public : 5 000 F.
Prix FR3 : diffusion/achat de droit pour toute la France.
Prix RTBF : diffusion/achat pour l'émission Vidéographie.

modèles dans ses tableaux vidéo. De la quête on passe vite à la drague, mais diffuse, ambiguë, dérisoire, burlesque. En fait, tout est dans les mots, dans le jeu de Bouvet, excellent, qui grommelle et bafouille à la Darry Cowl des bribes à double sens, les lapsus calculés de son désir.

« Faites l'action » devient entre ses dents « fellation », etc. Il y a aussi une belle séquence de jouissance, métaphorisée par l'ascension du grand plongeur, l'artiste sur les talons de son modèle.

Et puis à la fin, on voit les tableaux. Trucages, colorisation de l'eau, miroitements rouges zébrés du désir, plongeur avec arrêt sur image sur la gerbe du corps pénétrant la surface humide. Et c'est presque comme si un autre film commençait, comme si le premier n'avait pas su s'arrêter à temps, s'allongeait inutilement, futillement, l'essentiel ayant déjà été dit et bien dit.

Cela donne à réfléchir, pose un problème à la fiction vidéo. Comment introduire de la vidéo (des effets) dans un sujet qui aurait pu tout aussi bien être réalisé en film (ce qui n'enlève rien à son intérêt intrinsèque, ni au fait qu'il ait été fait en vidéo) ? Il y a un problème d'hétérogénéité non résolu qui pointe ici le nez. Le scénario à lui seul ne saurait justifier une telle rupture finale : puisque c'est l'histoire d'un peintre vidéo, on exhibe à la fin ses tableaux. Malgré la beauté plastique des compositions (pensées en hommage à David Hockney) un malaise s'installe et fait chuter le plaisir que nous avions eu jusqu'alors.

J.-P. F.

Six Prix d'aide à la création ; production d'une bande par :
la MC d'Orléans,
la MC du Havre,
le CAC d'Annecy,
le Cercle Paul Bert de Rennes,
BJV Production-Marseille,
le CAC de Montbéliard.
Et probablement un Prix offert par l'OCTET (quinze jours à la Sogitec).

Jury

Steina Valuska est un des sept membres du JURY, avec Marie-Claude Jeune, Claudia Von Aleman, Jean-Marie Piemme, Luc Dardenne, Michel Jaffrennou, Tom Van Vliet.



Vasulka

Première fiction

La dernière réalisation de Woody Vasulka « *The Commission* » représente une évolution importante dans son œuvre. C'est en effet la première fois qu'il met sa créativité artistique autant que technologique au service d'une fiction. « *The Commission* » raconte des épisodes de la vie de Paganini et Berlioz : la mort de Paganini, la rencontre à Paris des deux musiciens, etc, mais sous une forme extrêmement novatrice. On retrouve tous les effets visuels que les Vasulka ont utilisés dans leur précédente œuvre, depuis les battements ultra rapides (flickering de « Home » 1974) et les reliefs étonnants obtenus par le Scan Processor (C-TREND

1974) jusqu'aux inscrustations de *Golden Voyage* et aux images démultipliées de *Artifacts*. Mais alors que jusqu'à présent leurs préoccupations étaient essentiellement plastiques et didactiques (une main, un visage, une bouilloire, suffisaient pour démontrer trame par trame le processus de fabrication et de traitement de l'image électronique, en particulier le rapport entre temps et énergie), on ne peut qu'admirer avec quelle subtilité ils parviennent à nous raconter des anecdotes historiques avec interprétation par des artistes, textes en voix off, dédoublements, multiplications, colorations, mises en mémoire d'images, etc... Gusella (artiste vidéo)

interprète Paganini, et Bob Ashley, Berlioz. Le son de leur voix est traité en réverbération. Gusella-Paganini chuchote son testament à l'oreille de son fils qui répète chaque phrase au fur et à mesure. Bob Ashley-Berlioz, promeneur solitaire dans un paysage désertique reçoit des messages que lui aussi répète phrase par phrase. Dans ces deux séquences le texte est donc prononcé deux fois comme lorsqu'un enfant répète une leçon sous la dictée (du bouche à oreille au talkie-walkie). Même dédoublement et répétition dans les images lorsque certaines trames sont mises en

mémoire. Dans certains contours des gestes qui figurent (du violoniste par exemple) vient s'incruster de la neige numérique pendant que le reste de la séquence continue d'être diffusée normalement. Ces superpositions procurent une texture très particulière, tout en scintillements et en vibration contenue. « *The commission* » découvre un nouveau champ de préoccupations à la fois narratives et plastiques prouvant que l'art vidéo est en train de sortir de sa phase expérimentale et que les machines les plus sophistiquées commencent à vouloir raconter des histoires. D. B.

Ernest Gusella dans *The Commission* de Woody Vasulka.



Ko Nakajima

D'un atelier l'autre

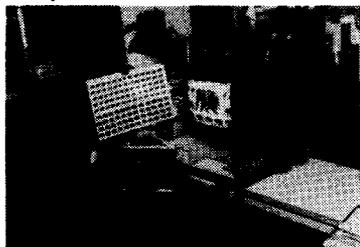
Ko Nakajima, le plus célèbre des vidéastes japonais (voir *Cahiers 321*), dirigera un atelier à Montbéliard, ouvert à quinze jeunes artistes vidéo européens. Il débarquera avec la dernière version de sa machine à tout faire, qui s'améliore d'année en année (il en est à sa cinquième version). Un computer qui permet à la fois l'animation image par image à partir d'images analogiques, l'animation graphique, trois niveaux d'incrustation (on y entre deux caméras et un magnétoscope), des effets de mémoire en trame, des compressions d'images, des colorisations évènementielles, et quelques autres ruses que j'ai oublié de noter.

J'ai pu me faire une petite idée de cette machine en regardant le journal de voyage au Japon de Patrick Prado qui a filmé en VHS Nakajima dans son atelier, à Tokyo. On le voit manipuler à toute vitesse un joy-stick qui commande à la fois les déplacements de la cible animatrice et le type d'opération : colorisation touche par touche, contour, prélèvement d'un fragment d'une image, puis déplacement de ce fragment (un titre, un visage dans un journal), on le cible et on se tire avec, c'est de la photocopie partielle, de la décalcomanie électronique. Sur l'écran de contrôle, l'image se transforme à vue. Le mot collage n'est presque plus une métaphore, suffit d'ajouter l'adjectif électronique. Collage, décollage, découpage, ça voltige dans tous les sens, les éléments rapportés arrivent de partout. Le lendemain, Nakajima, retour de Monaco-les-Nouvelles-Images, vient chez moi me montrer quelques bandes démo. *Pixel Trait* est une suite de séquences mal embouchées, un peu

brouillonnes, où se bousculent les meilleurs et les pires effets sur une musique douceuse sautillante comme les Japonais en raffolent (c'était déjà choquant chez Ozu). La Machine de Ko (le Ko-puter, comme dit Prado) permet d'intervenir sur des images analogiques : alors tout à coup, dans la rue, les enseignes des immeubles se barrant dans les airs, les panneaux de la circulation vont faire du vol plané au-dessus des passants, un motard perd sa tête, qui va rebondir sur le capot d'une voiture avant de se recoller sur ses épaules, etc. Dans une autre bande, Nakajima a enregistré son voyage en train de Larami à San Francisco avec une caméra commandée par un automatisme qui ne prend qu'une image (deux trames) toutes les cinq secondes. Intégralement (problème : si la bande dure sept minutes quarante-six secondes, combien de temps le train met-il pour parcourir la distance en question ?). Ko est très fier de son système : « Pendant ce temps je dormais, je mangeais, je lisais, le film se faisait tout seul ». Le résultat ressemble fort à certains films expérimentaux des années 50, mais il est vrai que Ko vient du cinéma expérimental et que bien souvent la vidéo ne fait que reproduire dans des conditions à peine différentes les aventures du cinéma expérimental. La différence là c'est l'automatisme. Une sorte de concept achevé de l'aphorisme de Virillio : l'écran de télévision c'est un pare-brise. Après la caméra-stylo la caméra capsule.

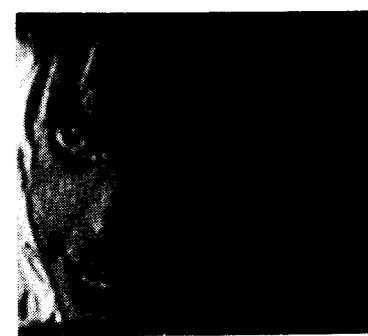
Le Festival de Montbéliard rendra hommage à Nakajima en montrant intégralement les cinq parties de *Biological cycle*, toujours les mêmes images, super-8 noir et blanc à l'origine, qu'il recycle au fur et à mesure de ses inventions technologiques. Quelques fantasmes de base : femmes enceintes, cycliste, oiseau majestueux, femmes volantes. Seront diffusées aussi la plupart de ses installations à deux moniteurs (*My Life, La Photographie, My friend*, etc.). Et *Bouddhisme* une animation graphico-spatiale réalisée avec le computer de l'Université d'Osaka. J.-P. F.

Nakajima et son Ko-puter.



Agathe Labernia Clips et claques

Le choc ! *Agathe Murder, Ce sont les fêtes, Discours mon amour, Je défile*. Deux longues et deux brèves. Deux clips et deux claques. Quelle verve ! Le mot qui tue, la grimace qui terrasse, la tchatche agressive pour le plaisir de s'engueuler. Il y a du Guitry dans l'air. Comme Sacha, Agathe roucoule à longueur de scènes l'aigre-doux duo du couple qui ne peut vivre qu'en s'étripant verbalement. En quelques bandes, avec sa voix nasillardre et son accent du Midi, elle s'est affirmée comme une spécialiste de la scène. La scène à deux. Voilà pour le fond. Séculaire, ancestral, éternel. Hormis la modernité du langage parlé. « La première fois qu'on a rupté... » « Ça craint... » Quant aux formes, elles varient en empruntant les diverses possibilités de la vidéo. Enregistrement longue



durée, effet de direct, play-back, arrêt sur image, ralenti sauvage, accéléré brutal, défilement horizontal, décoloration anémiant, mais toujours au service d'une seule cause : la *cruauté mentale*. *Agathe Murder* c'est un plan séquence de 13 minutes sur une fille qui écoute l'enregistrement vidéo d'une dispute toute fraîche qu'elle commente à coup de grimaces ou en chantonnant. Elle est face à la caméra, accoudée à côté du moniteur sur lequel se trouve le mec (très bon lui-aussi). Entre temps, cet été, la chanson est devenue un tube : j'veux pas rentrer à la maison... seule. L'autre soir, Agathe passait aux Jeux de Vingt Heures, sur la 3. Bientôt une vedette. Perdue

→ suite page VII

Entretien avec Nam June Paik Mister O

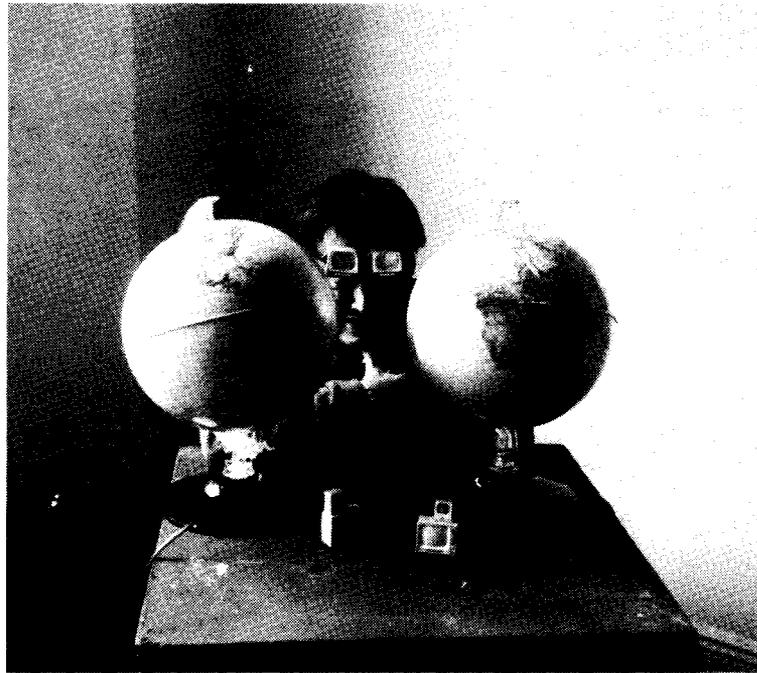
En vrai pro, Paik sort ses taux, quand je lui demande quel bilan il fait de son satellite show du 1^{er} janvier.

« Avec 25 chaînes sur New York (dont le Canal Cinéma, payant) la Vidéo Sophistiquée ne pouvait espérer une plus large audience. Nous avons démarré, à midi, à 7 points. Entre la première et la quinzième minute, nous n'en avons perdu qu'un. Nous voilà à 6 points. A midi et demi, quand notre redoutable rival (le Championnat National de Football) a démarré, nous en avons encore gardé 3. Trois pour cent de l'audience, c'est un vrai miracle ! Mais c'est que notre show à ce moment-là était très fort, avec Laurie Anderson et Yves Montand. Sacré Montand, nous lui devons une fière chandelle ! A 45 minutes du début, nous conservions encore 2% d'audience, c'est-à-dire environ 150 000 foyers dans l'ère urbaine de New York (sur un total de 15 millions de personnes). Inutile de dire que ces 150 000 foyers appartiennent à la fraction la plus cultivée de la société new-yorkaise.

Ce n'est pas du tout un échec qu'une émission de variétés d'une heure, sans fil conducteur narratif, perde en route la moitié de son audience, quand on sait comment les Américains jouent du piano sur les trente touches de leur télé-commande (30 chaînes). Les gens ont quitté le spectacle à midi mais satisfaits ».

Je lui demande s'il a pu mesurer autrement que par des chiffres la satisfaction du public américain.

« Pendant la première semaine de janvier, je ne pouvais pas faire un pas dans Soho, sans me faire aborder à tous les coins de rue. Certes je ne nierais pas que la nouvelle lune entraînait pour beaucoup dans ces bonnes vibrations... Mais ce qui est sûr c'est que beaucoup de gens n'ont pas reçu ce spectacle comme un événement artistique (de l'Art Sophistiqué en habit de rigueur) mais plutôt comme un prolongement des fêtes de la nuit



A Montbéliard on pourra comparer les versions américaine et française du « Satellite Show » : elles seront diffusées simultanément sur deux écrans. Photo Bianda

du Nouvel An. Cette atmosphère n'est pas enregistrable, même en vidéo. Une délicate, fragile, mais concrète harmonie, a été partagée par des millions de familles américaines de tous les milieux. Plus de 300 stations PBS (qui est une des 4 grandes chaînes nationales, avec ABC, NBC, CBS) ont diffusé deux fois *Bonjour Monsieur O.* et une Major (KCET d'Hollywood) a même demandé l'autorisation pour une troisième fois.

La *Kitchen* à New York nous fournit un point d'observation privilégié sur quelque chose qui ne peut être comptabilisé dans les statistiques d'audience. 500 jeunes gens environ, artistes pour la plupart (des milieux de la performance et des médias) s'étaient rassemblés là pour suivre l'émission. Il y a eu de nombreux applaudissements, spécialement pour

Allen Ginsberg. Et quand le responsable de la *Kitchen*, Amy Taubin, a essayé de commuter sur le Championnat de Foot, après l'émission, tout le monde a exigé une rediffusion immédiate de *Mister O.* Il a même dû répéter cela deux fois.

Evidemment, cette réussite indubitable chiffonne certains spécialistes, qui se plaignent que John Cage a été court (en France, c'est un autre problème, on l'entendait pas, mais en Amérique si), gémissent que ce n'était pas aussi bien monté que les autres œuvres de Paik. L'alternative était pourtant simple. Si nous montrions plus de performances d'avant-garde, nous perdriions encore plus de téléspectateurs. Et si nous structurions plus le spectacle, nous perdriions le bénéfice du direct, avec tout ce que cela comporte de risque et d'incertitude. C'est quand même la première fois que Cage Cunningham et Ginsberg passaient sur une chaîne nationale depuis dix ou douze ans. Première fois aussi pour Laurie Anderson. Et en direct, en plus ».

Bonjour M. Orwell : un Manifeste pour le Droit au Direct ? Paik est sûr au moins d'une chose. On ne l'avait jamais fait. Ce n'est plus à faire. Mais à refaire. Il faut continuer. La voie est ouverte. Il a une théorie sur ça. Et des projets. La théorie d'abord.

« Le Direct est-il, oui ou non, une part indispensable de l'Art Avancé ? Si l'Art Vidéo veut demeurer seulement une copie bon marché de l'art du film, alors oui nous n'avons pas besoin du Direct. Si nous pouvons nous satisfaire des distractions au rabais de la Télé, nous n'avons pas besoin du Direct. Mais si nous voulons développer l'Art Vidéo non seulement comme un but à atteindre pour l'art contemporain, mais comme la plus haute forme d'art que l'humanité ait jamais inventée, alors

oui le Direct nous est indispensable. De même que le miracle est la clef de voûte de toutes les grandes religions, l'unicité (*onceness*) constitue le véritable moteur de l'histoire humaine. Les choses importantes arrivent une seule fois et elles sont ni réversibles ni répétables : la mort, la naissance, la défloration... n'importe où, n'importe quand, dans n'importe quelle société. Avec l'Art Vidéo Direct, nous sommes désormais capables de traiter concrètement le problème central de l'existence humaine (chance, hasard, pari). Pascal et Sartre doivent être très jaloux des artistes vidéo. Pourquoi ? Parce que nous, nous pouvons injecter ces problèmes métaphysiques dans les circuits de la distraction populaire, comme nous l'avons fait le 1^{er} janvier. Dans ce temps très particulier du Nouvel An et dans l'atmosphère si spéciale de la Pleine Lune, une marée de 2 millions d'Américains et d'un million d'Européens (en France, dans les deux Allemagnes, au Danemark, en Belgique, en Suisse) ont fusionné. Synchrones. Les immortels de notre temps (Beuys, Cage, Cunningham, Ginsberg, Laurie Anderson, Ben, etc.) se sont rencontrés dans l'Espace Electronique. Leurs âmes sont descendues et sont entrées dans 3 millions de cerveaux. Puis dans l'éternité de l'enregistrement vidéo. Si l'immortalisation des Immortels est la première fonction d'un Musée, le Centre Pompidou ne peut mieux accomplir sa mission qu'avec des opérations du style de *Mister O.*, car la nature fragile, éphémère, de l'artiste performer requiert une attention particulière de la part d'un Conservateur. Cette nature, cette essence est, historiquement parlant, beaucoup plus importante que quelques points de plus sur l'échelle d'Audimat. Si nous parvenons à continuer, nous pourrions alors vraiment commencer à rivaliser avec la Chapelle Sixtine et les Fresques d'Assise, à l'orée de ce XXI^e siècle tout cybernétique. La société occidentale a mis 250 ans pour aller de Gutenberg au premier dramaturge, Shakespeare. Le satellite vient juste d'être inventé. L'artiste doit humblement apprendre à s'en servir. Les critiques doivent apprendre, eux aussi, à faire la différence entre une émission en Direct et un Programme enregistré. On ne peut juger la musique « live » de Cage, Variations n° 5 par exemple, et une pièce de musique superbement mise en boîte, le *Gesang der Jungling* de Stockhausen par exemple, avec les mêmes critères. »

Les projets maintenant.

« D'abord une bande sur le couple Julian Beck/Judith Malina et leurs enfants, donc sur le rapport entre deux générations. Et puis, pour 88, pendant les Jeux Olympiques, qui se dérouleront en Corée, un grand « satellite show », mettant en jeu au moins cinq pays, dont l'Inde (avec Ravi Shankar si possible) et le Maroc (où sera tourné en direct un remake de *Casablanca* avec la fille d'Ingrid Bergman et le fils d'Humphrey Bogart. »

Agathe Labernia (suite)

pour la vidéo ? Espérons que cela lui inspirera d'autres sketches.

Discours mon amour commence comme ça : Agathe décroche son téléphone et dit : « écoute, je ne viendrai pas tourner la scène que nous devions tourner ce matin, parce qu'après ce qui s'est passé entre nous hier soir, je ne pourrais pas, ça ferait trop premier degré... » Et c'est parti pour vingt-cinq minutes. Tout y passe. La scène a lieu et se tourne quand même. Subtile dénégation. Plaisir du troisième degré. Du premier aussi, sinon ça serait futile, or s'est émuovant, en même temps qu'amusant, ça sonne juste. Dans ses excès mêmes. Discours mon amour : titre clef. Amour du discours.

Ce sont les fêtes (3'20'') est un clip très réussi. On y voit Agathe cavalier en veuve dans un cimetière et frapper aux portes des tombes en pestant contre les retards (coup d'œil à la

montre) de ses amants défunts, puis aux refrains, hésiter successivement entre divers nounours, divers jules, divers deshabillés : « lequel choisir, etc... ». D'une facétie irrésistible.

Récemment, Agathe a entrepris un feuilleton. *Mallory* (pour rimer avec *Dynasty* ?). Deux épisodes sont tombés. *Mon Dieu ! Abandonnez-moi* et *J'ai les moyens de vous faire parler*. Dans le premier Agathe et ses copines parlent des mecs et de leurs sexes, avant de passer à l'acte, entre deux effets de caquetage produit par des accélérés. Dans le second, elle piège ses amants en les forçant à jouer à des jeux idiots sous les draps. Vu par une caméra au plafond. Et entendu : car une fois de plus le plaisir est dans les mots.

On attend impatiemment la suite.

Agathe Murder : en Compétition ; Ce sont les Fêtes : sélection clips ; Discours mon amour, Mon Dieu abandonnez-moi et J'ai les moyens de vous faire parler : rétro-perspective Vidéo Sexe.